

Le faon ou l'intranquillité du monde

Paris, plus belle ville du monde : c'est une phrase qui résonne bizarrement en moi. On a l'impression en l'entendant que tout le monde rêverait d'habiter à Paris. Décidément, je ne dois pas être normal, car moi, souvent, j'y étouffe. J'y étouffe jusqu'à l'implosion. J'en ai marre d'être enfermé. J'en ai marre de vivre dans une boîte, j'en ai marre de prendre la voiture pour aller au boulot, autre boîte sur roues, puis de me garer dans un parking souterrain et de prendre l'ascenseur qui me conduira vers cette autre boîte qu'est mon bureau. Oui, vraiment, j'en ai marre des boîtes, plus que marre. J'ai besoin d'air.

« David, j'ai vu ce que tu as écrit. Ce week-end, on part à la campagne ! – Tu es sûre ? dis-je. – Bien sûr que je suis sûre ! me répondit Michèle. Tu es en train de péter les plombs. – Mais non, c'est juste un texte que j'ai écrit comme ça, répondis-je. – Ce n'est pas vrai, et tu le sais très bien. Tu es incapable d'écrire quelque chose que tu ne ressens pas. Je me suis même souvent rendu compte que des choses se manifestaient dans ton écriture avant d'apparaître clairement à ta conscience. Ta conscience refuse de voir ce que ton écriture dévoile. C'est pourquoi, ce week-end, on part à la campagne, ça te fera le plus grand bien ! »

Quelques heures plus tard, Michèle m'informe qu'elle vient de réserver pour un week-end prolongé à la campagne. Suis-je heureux ? Je ne sais pas. Je ne sais jamais. C'est pénible pour elle. Je suis toujours très partagé. D'un côté, je suis toujours très heureux de partir à la campagne, mais d'un autre côté, cela me coupe toujours si brutalement de mon travail. Cela m'est déjà arrivé si souvent de ne plus avoir aucune inspiration après ne serait-ce que quelques jours de vacances. Il est souvent très difficile de retrouver l'inspiration après une coupure, même une coupure de quelques jours, ou juste d'un week-end. Je ne compte plus les mariages et les baptêmes auxquels je ne suis pas allé pour ne pas perdre mon inspiration. Après, il me faut souvent deux, voire trois semaines, pour être à nouveau capable d'écrire. Au retour d'un week-end, après m'être amusé, extériorisé, mon écriture est superficielle, je reste à la surface des choses, je n'arrive plus à voir ce qui est essentiel. C'est alors que je dérape, que l'écriture dérape, sans même que je m'en rende compte. Je ne prends conscience que plus tard que ce que je viens d'écrire est mauvais. Alors, il m'arrive d'être très méchant envers Michèle et de lui crier après : « Tu vois le résultat ! Tu as voulu qu'on parte en week-end ! Et maintenant

tu vois le résultat : ça fait trois semaines que je n'ai pas écrit une ligne ; alors qu'avant de partir, ça allait si bien ! » Michèle ne sait pas quoi répondre, elle est souvent désespérée. Elle voudrait m'aider, mais elle ne peut pas. Je me dis qu'un jour elle partira. C'est une vie trop difficile pour elle. Écrire est une telle souffrance. En fait, ce n'est pas écrire qui est une souffrance, bien au contraire, les moments où j'écris sont les moments les plus beaux de mon existence, les moments où j'existe vraiment. Quand j'écris, je suis. Quand nous faisons l'amour, je suis, ou devrais-je dire, nous sommes. Mais le reste du temps, bien souvent, je n'accède plus à cette totalité, à cette grandiose unité. C'est peut-être ça que j'aime au fond dans l'écriture, ne faire plus qu'un avec tout ce qui m'entoure, comme si j'étais la conscience du monde.

« Où as-tu réservé ? demandai-je. – C'est une surprise, mais je suis sûre que ça te plaira, tu rêvais d'y aller ! » Quels étaient donc les endroits où je rêvais d'aller ? me demandai-je. Oui, quels sont donc les endroits où je rêve d'aller ? ... À Nara, voir le kondō du Hōryū-ji. À Persépolis, voir les ruines grandioses du palais de Darius... Mais j'étais idiot, elle n'avait pas réservé aussi loin. « C'est en France ? demandai-je. – Oui, bien sûr, on ne va pas aller à l'autre bout du monde pour trois jours. – Il y en a qui le font, ajoutai-je sans réfléchir. – Je sais bien, mais je crois qu'on est tous les deux d'accord là-dessus. C'est quand même complètement idiot de prendre l'avion pour aller passer trois ou quatre jours à l'autre bout du monde. Tu passes presque plus de temps dans l'avion ! Et c'est bien le comble du gaspillage ! On vit quand même dans un drôle de monde. – Oui, c'est vrai, me contentai-je d'ajouter. Mais alors on va aller où ? – David, si je te le dis, ce ne sera plus une surprise. – D'accord, je ne pose plus de questions. »

Un peu plus tard, dans la soirée, je lui montrai la photo d'une tortue géante de l'aquarium de Monaco. Michèle se baissa pour mieux voir l'écran de mon ordinateur. Quand elle vit l'annotation « Aquarium de Monaco », elle me dit : « Ah ! David, tu m'embêtes, si c'est comme ça, je vais te le dire, mais il n'y aura plus de surprise ! – Bah ! qu'est-ce que j'ai fait ? Je n'ai même pas ouvert la bouche. – David, je ne suis pas idiote, je sais très bien que tu rêves depuis toujours d'aller là-bas parce que ta mère y est allée quand elle était jeune. – ... Oui, c'est vrai, répondis-je timidement. Je me demande si les tortues géantes qui l'avaient tant impressionnée y sont toujours. Ça vit très longtemps une tortue, il est possible qu'elles soient encore vivantes. Je me rappelle que ma mère m'a dit qu'elles se trouvaient près de l'entrée. – C'était quand même en 1950 ! s'exclama Michèle.

Ça fait quand même près de 60 ans ! – Bah ! Harriet la tortue est toujours vivante et elle aurait au moins 170 ans. »

Un peu plus tard dans la soirée, je dis innocemment à Michèle : « Tu te rends compte, il faut à peine plus de trois heures en Thalys pour aller à Amsterdam ! – Ah ! David, tu es vraiment énervant ; on ne peut jamais te faire de surprise, tu veux toujours tout savoir ! Eh bien, puisque c'est comme ça, je te le dis : J'ai réservé un gîte à Brandonvillers. – Brandonvillers ! répétais-je en écarquillant les yeux. C'est la première fois que j'entends ce nom ; qu'est-ce qu'il y a à voir à Brandonvillers ? – Rien ! il n'y a absolument rien à voir à Brandonvillers, c'est justement pour ça que j'ai réservé là-bas ! » Michèle sortit de la pièce en claquant la porte, elle était visiblement énervée.

Je tapai sur le clavier « Brandonvillers » et commençai à consulter les occurrences. J'avais cru deviner qu'il s'agissait d'un des cent plus beaux villages de France. Nous avions acheté le guide il y a quelques années et l'utilisions souvent. Nous avons ainsi découvert Parfondeval et la Thiérache, avec son remarquable circuit des églises fortifiées. Voyager ainsi me plaisait beaucoup, j'y voyais un mélange harmonieux entre nature et culture.

Curieusement, je ne trouvai presque rien sur Brandonvillers, et visiblement il ne faisait pas partie des plus beaux villages de France. « Bizarre, bizarre ! Pourquoi a-t-elle été réserver là ? » J'eus beau chercher un bon moment, je ne trouvai pas... J'allais abandonner, lorsqu'il me sembla soudain avoir déjà entendu ce nom. Mais où ? Quelqu'un nous en avait déjà parlé, mais qui ? et où ?... Ça y est ! C'était le vendeur où on a acheté la longue-vue ! Je m'en rappelle maintenant. Il nous avait conseillé ce gîte pour le jour où nous voudrions venir voir les grues cendrées. Je vérifiai sur une carte : c'était bien ça, Brandonvillers était situé à une vingtaine de kilomètres du lac du Der.

Je ressentis tout à coup un malaise m'envahir. J'allai frapper à la porte de la chambre et trouvai Michèle allongée en train de lire un livre de Mo Yan. « Qu'est-ce que tu veux ? Laisse-moi tranquille ! » s'exclama-t-elle avant même que je n'esquisse le moindre mot. Je ne me sentis pas le courage de l'affronter et fis demi-tour. « Je voulais juste te dire qu'il n'y a pas de grues cendrées au mois de juillet. Elles ne passent qu'en... » Je n'eus pas le temps de finir ma phrase que je reçus *Beaux seins, belles fesses* en pleine figure. « T'es complètement folle ! m'écriai-je. Tu aurais pu me blesser ! – David, j'en ai marre ! c'est toujours moi qui m'occupe de tout, tu ne fais jamais rien ! C'est toujours moi qui m'occupe des

réservations ! Et après c'est encore moi qui me fais engueuler ! T'avais qu'à t'en occuper ! Comment tu voulais que je devine que ces bestioles n'étaient pas là en juillet ! Et je te préviens : j'ai déjà payé ! – Bon... bah ! Tant pis ! on ira quand même ! »

« Pour ceux qui aiment la nature, voir un soir des milliers et des milliers de grues cendrées arriver de toutes les directions et converger vers le lac du Der, où elles se posent pour y passer la nuit, est un pur ravissement, un des plus beaux spectacles qu'il m'ait été donné de voir. Et le jour, on peut les observer dans les champs, avec une bonne paire de jumelles, picorant des épis de maïs laissés à leur intention par les cultivateurs. » À cette évocation, je fis quelque peu la grimace. Nous verrions bien le lac du Der, les champs de maïs aussi seraient présents, mais les grues, nenni !

Je savais que je devais faire attention à chacune de mes paroles. Aussi, pendant le trajet, c'est Michèle qui conduisait, j'évitai soigneusement de parler des grues cendrées. C'étaient les mots tabous, à ne prononcer sous aucun prétexte, sous peine d'esclandre immédiat.

Nous étions à peine arrivés dans la région, qu'un magnifique panneau en bois peint avec une grue cendrée, nous souhaitait la bienvenue. Michèle freina. « Bon ! on ne va pas se faire la gueule pendant tout le week-end ! On est venus là pour que tu décompresses. Ici, il n'y a pas de boîte, tu n'auras pas l'impression d'être dans une boîte ! Souris un peu ! » Je n'aimais pas qu'elle me parle comme ça. Il suffisait qu'elle me dise de sourire pour qu'au contraire je me crispe.

« On se prend en photo ? suggéra Michèle. À côté du panneau ! – Pourquoi pas, si ça peut te faire plaisir », répondis-je. Elle posa l'appareil sur le sommet d'un pieu en bois, glissa une petite branche en dessous pour obtenir l'inclinaison souhaitée, enclencha le retardateur et courut me rejoindre. Michèle était très photogénique et souriait presque toujours sur les photos, alors que moi je ne souriais guère, ou mes sourires paraissaient forcés. Michèle voulait tout le temps que je souris et n'arrêtait pas de me dire « Cheese ». Je m'efforçais donc de sourire pour lui faire plaisir. Pourtant, je n'aimais pratiquement aucune des photos où je souriais. Je trouvais que j'avais l'air niais, et surtout, que ça ne faisait pas naturel. Les très rares photos où je m'acceptais étaient celles où j'étais très sérieux. Pourtant, me dis-je, j'aimais bien l'unique photo où Kafka souriait, je l'avais même posée en évidence sur une étagère de ma bibliothèque.

« On fait un nu ? » demandai-je timidement. Michèle hésita : « C'est une petite route, mais il y a quand même des voitures qui passent. – On n'en a pas encore vu une seule depuis qu'on s'est arrêtés. – D'accord, mais juste une, tu me promets ? – Promis », répondis-je. Michèle se déshabilla à toute vitesse. « Où tu veux que je me mette ? – À côté de la grue cendrée, la photo sera très belle, vous avez presque la même taille. » Michèle pris la pose et je m'empressai de faire plusieurs photos. « Allez David, ça suffit, j'avais dit juste une. – D'accord », répondis-je tout en appuyant encore une fois sur le déclencheur.

Je n'avais jamais oublié la première fois où je pris Michèle nue en photographie. Nous étions à Londres et résidions dans le quartier indien. Il tombait des cordes, un vrai déluge, nous ne pouvions pas sortir, on ne savait pas quoi faire. C'est alors que je découvris dans un tiroir une boîte de peintures qu'un précédent locataire avait dû oublier. « Tu sais peindre ? me demanda Michèle. – Non, pas vraiment, répondis-je. – T'aurais envie d'essayer ? – Bof ! Et sur quoi tu voudrais que je peigne ? – Sur moi », me dit-elle en me regardant dans les yeux. Sa réponse me métamorphosa complètement. Mon humeur maussade s'envola et je souhaitai même qu'il continuât de pleuvoir le plus longtemps possible. Michèle se déshabilla entièrement et m'offrit son corps. « Je ne sais pas quoi peindre, dis-je timidement. – Je ne t'inspire pas, tu veux que je me rhabille ? dit-elle en souriant. – Non, non, je vais trouver », m'empressai-je de répondre. Et je me mis à peindre avec application des marguerites, avec leurs longues tiges vertes qui montaient jusqu'à l'auréole de ses seins. Je pris soin alors de bien rincer mon pinceau et délayai un peu de peinture jaune pour en couvrir la pointe de ses seins. « Tu me chatouilles ! s'exclama-t-elle. – Oh pardon, tu veux que je m'arrête ? – Non, me dit-elle en souriant, c'est juste que ça me chatouille. Et puis tu ne vas pas t'arrêter en si bon chemin. Il faut que tu termines ton œuvre ! – Bien volontiers ! » dis-je en souriant. Je pressai le gros tube de peinture blanche, rinçai soigneusement mon pinceau et commençai à peindre de fins pétales blancs. Je n'arrivais pas à me souvenir du nombre de pétales de la corolle, je savais juste qu'il y en avait beaucoup. Une fois mon œuvre achevée, deux splendides marguerites qui prenaient racine à l'entrejambe, se déployaient sur tout son corps pour épouser la forme de ses seins. Michèle marcha jusqu'à la fenêtre, elle avait un corps magnifique, une démarche souple et féline. Comment avais-je bien pu réussir à séduire une femme aussi belle ? me demandai-je. « Tiens, t'as vu, il ne pleut plus, dit-elle en écartant légèrement un pan du rideau. Tu veux qu'on aille se promener ? » J'étais hésitant. « Allez ! je vais prendre une douche et on sort ! » Je fis un peu la grimace. Elle se retourna et marcha vers moi. « Mais avant...

reprit-elle, j'ai très envie que tu me fasses l'amour... j'ai envie de te manger tout cru. » Elle esquissa un pas de côté et pivota sur elle-même pour se regarder dans le grand miroir qui jouxtait la porte d'entrée. « Tu aimerais faire une photo ? » me demanda-t-elle. Je répondis oui immédiatement et m'empressai d'aller chercher l'appareil. Je fis deux clichés et l'accompagnai sous la douche.

Nous étions repartis et roulions maintenant en direction de Brandonvillers. Nous venions d'atterrir dans un cul-de-sac après avoir quitté la départementale. En temps normal, nous nous serions certainement engueulés, nous reprochant mutuellement de ne pas encore avoir acheté de GPS, mais là, excités tous deux comme des puces après notre petite séance photo, nous étions d'humeur guillerette, pressés d'arriver et de nous déshabiller. « Et si on le faisait là, dans les tournesols ? J'ai une couverture dans le coffre, me demanda Michèle. – Si tu veux », répondis-je en souriant. Cinq minutes plus tard, nous étions allongés nus au milieu des tournesols. Nous avions à peine commencé à nous caresser que des aboiements nous parvinrent aux oreilles. Nous nous levâmes précipitamment et vîmes arriver un molosse qui courait dans notre direction. Nous eûmes à peine le temps de gagner la voiture et de nous y enfermer. Le chien était un pitbull à la robe brune, tirant sur le beige. Il sauta sur la portière à plusieurs reprises, nous aboya après, tout en bavant contre la vitre. Puis il sauta sur le capot et se remit à aboyer avec hargne. On aurait dit un chien dressé pour tuer. Nous étions nus et terrorisés. « Qu'est-ce qu'on fait ? on s'en va ? demanda Michèle. – Et nos affaires ! et la couverture ! il faut quand même qu'on les récupère ! – On reviendra les chercher plus tard ! ajouta Michèle. – Mais on n'a même pas d'habits, tout est dans le coffre ! – Bah ! je vais me garer plus loin ; on fait 500 mètres et on prend des vêtements de rechange dans la valise. – D'accord ! si tu veux ! » Michèle mit le contact et enclencha la marche arrière. Mais le pitbull, au lieu de descendre du capot, devint comme fou et arracha un essuie-glace. Michèle coupa le contact et le chien eut l'air de se calmer. « Pour une fois j'aimerais bien être américain ! dis-je. – Pourquoi tu dis ça ? – On aurait sans doute eu une arme dans la boîte à gants et on aurait pu l'abattre ! – T'as quand même de drôles d'idées des fois ! – Pourquoi ? Je te jure que là, maintenant, si j'avais une arme, je n'hésiterais pas une seule seconde à l'abattre. » Le chien restait couché sur le capot. Il ne bougeait pas et nous regardait fixement. Michèle attendit quelques minutes et fit une nouvelle tentative. Mais au bruit du moteur le chien se leva et se mit à grogner en montrant les crocs. Elle coupa aussitôt le contact. « J'ai pas envie qu'il me bousille toute la voiture, il m'a déjà arraché un essuie-glace, ça suffit ! » Le pitbull était assis devant nous sur le capot et nous regardait fixement, féroce, sans

bouger. Nous commençons à avoir froid. Pourtant il ne devait pas réellement faire froid, nous étions en juillet, c'étaient certainement les nerfs. Michèle se mit d'un seul coup à pleurer. « Qu'est-ce qu'on va faire si quelqu'un vient ? Je suis toute nue... Imagine, si le propriétaire du chien est aussi maboul que l'animal ! – ... Je ne sais pas quoi te répondre. En tout cas, le chien à l'air seul, s'il était avec son maître, on l'aurait déjà vu... Je pense plutôt qu'il doit appartenir à une ferme. Nous sommes dans un cul-de-sac, mais il doit y avoir une ferme pas loin, j'ai vu des empreintes de tracteur sur le sol, et elles étaient récentes. »

Au bout d'une demi-heure, peut-être moins, peut-être plus, ma montre était dans la poche de mon blouson, et mon blouson dans le champ de tournesols, le pitbull sauta du capot et s'éloigna en courant. Nous attendîmes de le voir disparaître pour échanger quelques mots. « Il est loin maintenant, tu peux sortir, me dit Michèle. – Attendons encore un peu, on ne sait jamais », répondis-je. Voyant que je tardais à sortir, Michèle ouvrit sa portière et se dirigea à toute hâte vers nos habits. « Qu'est-ce que tu fais ? Dépêche-toi ! me cria Michèle d'une voix éteinte, pour ne pas trop être entendue. – Je surveille le chemin, des fois qu'il fasse demi-tour. »

Avant de partir, Michèle regarda l'état du capot, il était tout rayé. J'avais ramassé l'essuie-glace que le chien avait arraché et lui tendis. « Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, il est foutu. On n'a plus qu'à en acheter un autre ! – Je ne sais pas, je pensais que tu pourrais peut-être le recoller ! – Ah David ! t'as vu l'état dans lequel il est, comment tu voudrais qu'on le recolle ! – J'en sais rien, c'était juste une idée, comme ça. » Michèle hocha la tête. « Des fois, je me dis qu'en dehors des livres... »

« Tu savais que ça pouvait monter sur une voiture un pitbull ? me demanda Michèle tout en conduisant. – Non, j'en savais rien. Mais, à vrai dire, je ne m'étais jamais posé la question. Mais ils sont tellement hargneux et puissants que ça ne m'étonne guère. » Peu après, j'appelai les propriétaires du gîte pour leur dire que nous arriverions un peu plus tard que prévu, que nous nous étions quelque peu perdus sur les petites routes.

Nous arrivâmes avec près d'une heure de retard sur l'horaire annoncé. De notre côté, cela n'avait pas grande importance, nous étions coutumiers du fait. Dans ce cas précis, c'était gênant et cela pouvait passer pour un manque de respect, car les propriétaires du gîte étaient très âgés et se couchaient très tôt. M. Lelong nous avait demandé d'arriver avant 19 heures et il était 20 h 15. Je me crus

obligé de mentir et racontai qu'on s'était arrêtés pour pique-niquer et qu'un pitbull avait surgi. On s'était réfugiés à toute vitesse dans la voiture ; nous étions indemnes, mais nous avons dû attendre près d'une demi-heure que le chien veuille bien s'en aller pour récupérer nos affaires. « Pourquoi t'as eu besoin de lui raconter ça ? » me tança un peu plus tard Michèle. Tu l'avais déjà prévenu plus tôt qu'on s'était perdus sur les petites routes ! C'était bien suffisant ! En plus t'as bien vu qu'il a pas cru un traître mot de ton histoire de pitbull ! – Oui, c'est vrai, c'est quelque chose que j'ai déjà remarqué : parfois tu es plus crédible en inventant une histoire que lorsque tu dis la vérité. Et encore, t'as vu, je ne lui ai pas dit que le pitbull était monté sur le capot ; j'ai bien senti que ça n'aurait servi à rien, il m'aurait pris pour un affabulateur. » Michèle me regarda et fit un sourire en coin. « Heureusement, tu ne lui as pas dit non plus ce qu'on faisait ! Avec ton souci de tout raconter dans le moindre détail, j'ai bien cru à un moment que t'allais lui dire qu'on était à poil dans les tournesols ! – Quand même pas ! Tu as vu, il a 85 ans, c'est une autre génération ! »

À défaut de grues cendrées, j'avais repéré sur une carte un observatoire situé sur les bords du lac d'Orient qui avait l'air particulièrement intéressant. Comme l'entrée était payante, j'y avais vu un gage de son grand intérêt et l'assurance de voir pas mal d'oiseaux. Méfiant de nature, je passai quand même un coup de fil et tombai sur une personne qui m'énuméra la liste de tous les oiseaux que l'on pourrait observer. Satisfait par ces renseignements, nous prîmes la route pour le lac de la forêt d'Orient. « Je ne veux pas te faire de reproche David, commença Michèle tout en conduisant, mais quand même, des oiseaux il y en a partout, pourquoi faire encore 50 km pour aller à ce lac alors qu'on est à côté du lac du Der ? – Oui, je sais, tu as sans doute raison, mais vu que l'entrée est payante, je pense qu'on doit voir beaucoup plus de choses. Tu as déjà remarqué qu'il y a des observatoires où on ne voit pas grand-chose. »

Il faisait très chaud. Nous mîmes plus d'une heure et demie à nous y rendre. Michèle était passablement énervée. C'était à chaque fois pareil, on avait toujours l'impression de se faire avoir : si la durée du trajet était estimée à environ une heure, on pouvait être sûrs que nous il nous faudrait au moins une heure et demie. Nous n'avions pas ni l'un ni l'autre ce qu'on appelle le sens de l'orientation. Chez moi, cette absence de sens allait même très loin et me fit rater un jour un très important rendez-vous professionnel. Je travaillais à ce moment à la Bibliothèque Nationale, rue Vivienne, et devais me rendre à Notre-Dame-de-Lorette. C'était on ne peut plus facile, c'était toujours tout droit, j'avais regardé sur une carte :

impossible de se tromper ! Et pourtant, j'avais bel et bien réussi à louper mon rendez-vous. Comment était-ce possible ? Eh bien, c'est simple : je m'étais arrêté à mi-chemin pour regarder une Pléiade d'occasion dans la vitrine d'un libraire ; j'étais entré pour l'acheter et puis j'étais ressorti et avais repris mon chemin. Au bout d'un moment, alors que je pensais être bientôt arrivé, il me sembla que l'endroit ne m'était pas inconnu. Je fus étonné car je ne me rappelais pas être déjà venu dans ce quartier. C'est alors que je compris ma bévue : en ressortant de la librairie, j'étais reparti dans le mauvais sens et me trouvais maintenant à nouveau devant la Bibliothèque Nationale !

Nous payâmes chacun les cinq euros réclamés à l'entrée du site et nous dépêchâmes de trouver l'observatoire. Au pied de l'observatoire, un grand panneau en bois avec des photos nous mettait l'eau à la bouche aussi sûrement que les menus qui trônent à l'entrée des grands restaurants. On y voyait le rare et magnifique pygargue à queue blanche, la cigogne noire ou encore le cygne de Bewick. Mon espoir secret était de voir le pygargue à queue blanche, ce magnifique aigle pêcheur, voler en rasant l'eau et soudain basculer légèrement en arrière et projeter ses serres vers l'avant pour les refermer sur sa proie. Bien sûr, il ne fallait pas trop que je rêve, mais au moins, nous devrions voir quantité d'anatidés qu'aucun jet-ski ne venait déranger en ce lieu.

Nous grimpâmes les marches de l'observatoire et je commençai aussitôt à sortir la longue-vue de son étui. « Heureusement qu'on a la longue-vue ! s'exclama Michèle, le lac est loin, à l'œil nu on ne voit pas grand-chose. – C'est pour ne pas déranger les oiseaux, répondis-je en me redressant. » Je terminai d'installer la longue-vue et me rapprochai de Michèle. « Effectivement, tu as raison, le lac est vachement loin, c'est quand même étonnant ! » En collant mon œil contre l'oculaire de la longue-vue, je scrutai la queue du lac, seule partie visible d'où nous nous trouvions. Je compris tout de suite ce qui se passait : les eaux du lac étaient exceptionnellement basses et il était clair que nous ne verrions rien. « Putain, il n'y a même pas d'eau ! m'exclamai-je, comment tu veux qu'il y ait des oiseaux ! Il y a juste deux trois canards qui barbotent dans dix centimètres d'eau. Toute la queue du lac est à sec !... C'est vraiment scandaleux !... En plus j'avais pris mes précautions, j'avais même téléphoné avant qu'on vienne ! Quelle bande de connards ! Ils en ont rien à foutre de te dire qu'il y a plein d'oiseaux alors qu'il n'y a même pas d'eau ! Putain, quelle bande de connards ! – On va aller se plaindre à l'accueil ! s'exclama Michèle. Je vais demander à ce qu'ils nous remboursent. Mais s'il te plaît, calme-toi ! Arrête de jurer, ça ne changera rien ! –

Tu te rends compte, j'ai dit au type que j'ai eu au téléphone qu'on venait de Paris spécialement pour observer les oiseaux, et il a eu le culot de me dire qu'on en verrait plein alors que je suis sûr qu'il savait que c'était à sec ! Je ne supporte pas les gens qui mentent ! Tu te rends compte, ils sont capables de te faire venir de Paris uniquement pour avoir leurs cinq euros, alors qu'ils savent très bien qu'il n'y a rien à voir ! »

Nous remballâmes aussitôt notre matériel et nous rendîmes à l'accueil pour avoir des explications. Le type sentit tout de suite que j'étais énervé. – Monsieur, calmez-vous, vous avez vu que vous pouvez voir des tarpans, des aurochs ou encore des bisons d'Europe ? – Mais je ne suis pas venu pour ça ! Je ne suis pas venu pour voir trois bisons enfermés dans un enclos ! – Monsieur, vous avez tort, car ils sont très beaux nos bisons. – Vous vous moquez de moi ? Je vous dis que je ne suis pas venu pour ça ! Et vous pouvez me dire pourquoi vous m'avez menti au téléphone ? – Ah monsieur, je ne vous ai certainement pas menti : je ne mens jamais ! – Ce n'est pas la peine de mentir ! je reconnais très bien votre voix ! Vous m'avez même lu la liste des oiseaux qu'on pouvait voir ! – Vous l'avez dit : « qu'on pouvait voir », mais, cher monsieur, me dit-il en souriant, les oiseaux vont et viennent, ils ne sont pas toujours là. Vous ne voudriez quand même pas qu'on leur mette un fil à la patte pour que vous puissiez les photographier ! » Cette dernière réflexion me mit vraiment hors de moi. « Vous me prenez pour un idiot ou quoi ? Il n'y a pas d'eau ! Comment voudriez-vous qu'il y ait des oiseaux ? Ce que je ne supporte pas, c'est votre mauvaise foi, car je suis sûr que vous saviez très bien qu'on ne verrait rien. Or, vous n'avez pas hésité à nous faire venir de Paris rien que pour empocher vos cinq euros. C'est une honte ! – Prenez-le comme vous voulez, me répondit le type avec son sourire à la con, mais ici on n'attache pas les oiseaux pour que les touristes puissent les photographier ! » C'en était trop. Je donnais un grand coup dans la pancarte qui vantait les mérites du site. Elle valdingua à deux mètres. Le type s'écria : « Il faut vous faire soigner ! Je plains vot' dame d'être avec un type pareil ! – Connard ! Vous êtes un connard ! » C'est tout ce que je trouvai à répliquer. « Allez David, on s'en va, c'est pas la peine d'insister ! » me dit Michèle en me tirant par le bras.

J'étais furieux. Ce type m'avait mis hors de moi. Je ne supportais pas qu'on se foute de ma gueule. Je ne supportais absolument pas les types de mauvaise foi. Pourtant je ne m'aimais pas non plus, car je sentais bien qu'en de tels moments j'avais du mal à me contrôler. Je devrais même dire que je ne me contrôlais plus. Je n'aimais vraiment pas cette facette de mon caractère, car dans ces moments-là

je ressemblais trop à mon père et à tout ce que je détestais en lui. J'avais hérité ça de lui ; ça devait être inscrit dans nos gènes... Piètre excuse !

Sur le chemin du retour, Michèle aperçut un grand rapace qui tournoyait dans les airs. De mon côté je ne le voyais pas. Michèle ralentit et je l'aperçus enfin. Il ressemblait un peu à une buse variable, mais avec beaucoup plus de blanc. « Oh ! c'est pas une buse variable ! s'exclama Michèle, il est presque blanc. – J'en sais rien. Coupe le moteur s'il te plaît, je vais essayer de le regarder aux jumelles en baissant un peu la vitre. Mais fais attention, n'ouvre surtout pas la portière, il risque de s'éloigner aussitôt. » Je baissai légèrement la vitre et le regardai aux jumelles. « Je ne sais pas ce que c'est, mais en tout cas il est magnifique. – David, tu m'écrases les jambes », me dit Michèle. C'est vrai que la position n'était pas très confortable. J'étais couché sur elle afin de pouvoir observer par sa fenêtre. Je me relevai lentement et lui tendis les jumelles. Pendant ce temps-là, je feuilletai *Le guide ornitho*. J'étais tout excité à l'idée qu'il s'agissait peut-être d'un oiseau rare. Michèle pointa l'index sur la bondrée apivore. « Ça ne serait pas celui-là ? Regarde, il est tout blanc en dessous ! – Je ne sais pas, c'est des dessins. Des fois, je me dis que je préférerais l'autre guide avec les photos. – Tu ne l'as pas amené ? – Non, j'ai celui-là et le Peterson. Il est un peu vieux, mais je l'aime bien, j'ai grandi avec. De toute façon, tu sais, les rapaces, c'est ce que je connais le moins. Enfant, je n'ai jamais eu de quoi m'acheter une bonne paire de jumelles. Et, apprendre à identifier les rapaces sans une bonne paire de jumelles, c'est quasiment impossible. – David, je m'excuse de te couper mais je vois un oiseau magnifique, me dit Michèle, les yeux rivés aux jumelles. Il a la tête rouge et blanche, et les ailes jaune et noir, c'est la première fois que je le vois. – Où ça ? demandai-je. – Juste là, dans les buissons, à une dizaine de mètres. » Elle me tendit les jumelles. « C'est un chardonneret, je t'en avais déjà montré ! – Ah bon ! en tout cas qu'est-ce qu'il est beau ! – C'est vrai qu'on en voit beaucoup moins qu'avant. Les pesticides ont détruit les plantes dont il affectionnait les graines, sans compter tous ceux qui ont fini en cage. Il eût peut-être mieux valu pour lui que la nature ne l'ait pas pourvu d'un plumage aussi somptueux. – ... Comme les belles femmes qui étaient enlevées pour finir dans les harems de riches sultans, ajouta Michèle. – C'est ma foi tout à fait vrai, dis-je en souriant et en la regardant. L'homme aime bien enfermer ce qui est beau... La nature ne crée pas la beauté pour la voiler ; il n'y a que l'homme pour la cacher, l'homme et ses écrits. – Embrasse-moi, dit Michèle en se laissant tomber en arrière, j'aime quand tu dis des choses aussi belles et aussi vraies, qui plus est, très profondes. – Il faudrait que j'en dise plus souvent », dis-je en posant mes lèvres sur les siennes.

J'avais repris les jumelles et scrutais le sol à la recherche de quelque indice qui eût justifié la présence du rapace. C'est alors que j'aperçus un lapin de garenne blessé. En fait, plutôt que blessé, il semblait coincé dans des ronces, ou peut-être un fil barbelé, je n'arrivais pas à voir. Au bout d'une minute peut-être, il parvint à se dégager et se sauva en claudiquant. « Le rapace descend ! » me dit Michèle en me touchant l'épaule. Elle avait à peine fini sa phrase que je vis l'oiseau de proie arriver par derrière en volant très bas, et fondre sur le garenne. Il planta ses serres dans le dos de l'animal et roula avec lui sur le sol, avant de l'achever de quelques coups de bec au niveau du cou.

Soupçonnant que le rapace n'allait pas abandonner sa proie comme ça, je proposai alors que l'on descende de voiture et installe la longue-vue. « Tu es sûr qu'il ne risque pas de s'envoler avec le lapin ? – Ça m'étonnerait !... la proie est trop grosse », répondis-je. J'ouvris délicatement la portière et sortis. L'oiseau s'envola aussitôt. « Ce n'est pas grave, il va revenir. On va aller s'installer là-bas, en lisière du petit bois, j'ai aperçu un mirador construit par des chasseurs pour la chasse à l'affût. On sera très bien là-bas. »

Malheureusement, au bout d'une demi-heure, le rapace n'était toujours pas revenu. Qui plus est, nous étions en sous-bois et il y avait des moustiques. « J'aimerais bien aller chercher mon gilet ? me demanda Michèle. – Ça m'embête, parce que si l'oiseau est là quelque part, il risque de ne jamais revenir. Tu ne peux pas patienter encore un peu ? » Michèle me montra ses bras et ses cuisses : un moustique l'avait piquée sur la cuisse droite et un autre sur le bras gauche. « En bermuda il ne t'aurait pas piquée à cet endroit ! dis-je. – T'es quand même gonflé de me dire ça ! répondit-elle en souriant. C'est toi qui me l'as fait acheter ! – Ah bon, je ne m'en rappelle pas ! – Tsst ! tsst ! Tu t'en rappelles très bien ! C'est toi qui l'as choisi ! Et tu étais content qu'il me moule bien les fesses ! » Je m'abstins de répondre.

Finalement, je trouvai au fond de mon sac à dos un châle en mousseline de soie grège que je tendis à Michèle. « Depuis le temps que je le cherchais ! s'exclama-t-elle. Tu peux me dire ce qu'il faisait au fond de ton sac ? – Je crois que tu l'avais oublié quelque part. Je l'ai ramassé, puis j'ai oublié de te le rendre. » Elle le posa sur ses épaules et s'en couvrit les bras. En lorgnant ses belles cuisses nues, je ne pus m'empêcher de dire en souriant : « C'est sûr, si j'étais un moustique, je saurais où me poser ! – David, tu cherches ton oiseau ou on s'en va ! – D'accord ! d'accord ! dis-je en collant mon œil droit contre l'oculaire de la longue-vue.

Ma longue-vue était une Swarovski AT 80. C'était un instrument d'optique fascinant : il permettait d'entrer dans un monde jadis inaccessible. Ainsi, au bout de quelques minutes, je repérai un lièvre à une centaine de mètres. Le grossissement était si puissant que je pouvais distinguer la racine qu'il rongea. Je le regardai grignoter, puis s'arrêter, tendre les oreilles et remuer le nez. « Il est adorable. J'adore quand il remue son petit nez ! » s'exclama Michèle. D'un seul coup le lièvre se raidit et cessa complètement tout mouvement. Je scrutai le ciel avec les jumelles pour voir si le rapace n'était pas réapparu, mais ne vis rien. Le lièvre s'était pourtant tapi et nous n'apercevions plus que le haut de ses oreilles. D'un seul coup Michèle me dit : « Regarde ! de l'autre côté du champ, il y a un renard qui s'approche. – Fantastique ! dis-je en le cherchant avec la longue-vue. – Je veux voir ! je veux voir ! trépigna Michèle. – Ça y est, je l'ai, mais c'est pas facile de le suivre avec la longue-vue, je vais te baisser un peu le grossissement. » Au bout d'un moment, le lièvre, comprenant que le renard l'avait repéré, au lieu de détalé, se dressa sur ses pattes arrière pour impressionner le renard en ayant l'air plus grand que lui. Comment le renard allait-il réagir ? Allait-il attaquer le lièvre ? Je ne le sus jamais, car Michèle se prit le pied dans la bretelle du sac à dos et trébucha. Le renard a l'ouïe tellement fine qu'il le perçut et détala aussitôt. Le lièvre se retira tranquillement.

Un peu plus tard, un chevreuil traversa le champ, sans jamais se douter que nous l'observions. Bientôt je remarquai à une autre extrémité du champ un couple de faisans. La longue-vue permettait de voir ce qu'ordinairement on ne voit jamais. Elle permettait de s'immerger dans le monde qui nous entourait sans que les animaux ne soupçonnent notre présence. Je trouvais cela fascinant, excitant. Nous nous étions arrêtés pour observer un rapace, pensant qu'il n'y avait rien d'autre à voir, puis petit à petit, tout un monde s'était révélé à nous. Nous vivons entourés d'une nature magnifique, grandiose, que malheureusement nous ne voyons pas, sinon comment expliquer que nous ne fassions pas tout pour la préserver.

Au bout d'une heure, l'oiseau de proie revint et commença à dépecer sa proie à coups de bec. « Tu vois, dis-je à Michèle, il faut savoir être patient ; il a fini par revenir. Pour apprécier la nature, il faut se mettre à son rythme. » Le rapace pesait de tout son poids sur le garenne, il le maintenait au sol de ses puissantes griffes et arrachait des lambeaux de chair avec son bec. Sans cesse il relevait la tête pour surveiller les alentours, tantôt à droite, tantôt à gauche. Je fis quelques très belles photographies grâce à un adaptateur qui me permettait de coupler mon Nikon

Coolpix à la longue-vue. Nous étions encore au tout début de la digiscopie et il était handicapant de ne pas pouvoir profiter de la longue-vue quand l'adaptateur était fixé sur l'oculaire. Par la suite, un bras amovible permettant de passer d'une position à l'autre mettra fin à cet inconvénient. Michèle se plaignait souvent que je laissais trop longtemps l'appareil photo couplé à la longue-vue. « Pendant que tu cherches à identifier le rapace dans les guides, tu peux m'enlever l'appareil photo s'il te plaît ? » Je cédaï souvent à contrecœur, car j'aimais laisser les deux appareils couplés et jeter de temps à autre un œil, avec l'espoir de saisir sur le vif une scène remarquable. C'est ainsi qu'un jour, je fis une de mes plus belles photos : une autruche, à peine floue, qui courait, avec dans le bec, la montre de Michèle qu'elle lui avait dérobée quelques instants plus tôt. C'était presque un miracle que j'ai appuyé sur le déclencheur pile au moment où elle passait devant l'objectif. Nous ne revîmes jamais la montre que l'autruche finit par avaler, mais au moins, nous avons une belle photographie que tous nos amis ont dû voir. Je regrettais juste de n'avoir pas réussi à immortaliser cette scène dans un cadre plus grand, car alors nous aurions pu voir Michèle qui courait derrière l'autruche pour récupérer sa montre.

Je finis par identifier le rapace. Il s'agissait bien d'une buse variable, mais en plumage juvénile, c'est pour cela qu'elle était aussi pâle. Quand elle finit par s'envoler, je montrai à Michèle la raison pour laquelle on pouvait être sûrs que ce n'était pas une bondrée apivore : elle ne possédait pas de barre sombre terminale sur la queue. « Alors je me suis fait bouffer par les moustiques pour un oiseau aussi courant qu'une buse variable ! – Ne dis pas ça s'il te plaît, c'était chouette, non ! Ce n'est quand même pas tous les jours qu'on a l'occasion d'observer un rapace fondre sur un lapin, et puis le voir dépecer sa proie ! – Et les moustiques qui m'ont dévoré les cuisses, tu y penses ! On voit bien que ce n'est pas tes cuisses ! Et ne compte plus sur moi pour me mettre en short ! – Bah, si tu veux, on peut s'arrêter à une pharmacie et acheter de l'huile essentielle de citronnelle, comme ça tu pourras t'en mettre et rester en short ! – C'est ça ! tout pour le plaisir de Monsieur ! Mes cuisses et les oiseaux, compte là-dessus ! Je te l'ai dit : fini les shorts moulants. Alors, achète-toi de la citronnelle si t'as envie de t'en mettre, mais moi, demain, je me couvre les bras et les jambes si on retourne observer les oiseaux ! »

Je trouvais cela un peu triste de se chamailler pour des broutilles, surtout après les instants magiques que nous avons vécus. Mais c'est vrai que Michèle avait parfois des réflexions qui me blessaient, ou plutôt des réflexions qui m'amenèrent

à me dire que je la trouvais bête. Pourquoi avait-elle eu besoin de dire qu'elle s'était fait bouffer par les moustiques pour un oiseau aussi courant qu'une buse variable ? J'avais souvent l'impression que les sorties que je lui proposais lui plaisaient beaucoup, et parfois j'en doutais, parfois je me disais que si elle était tombée amoureuse d'un passionné de moto, eh bien elle aurait passé ses loisirs à faire de la moto. Mes goûts étaient devenus les siens. J'étais passionné de cinéma, elle était devenue passionnée de cinéma. Je courais les expositions, elle courait les expositions. Mais parfois il m'arrivait de me dire que ce n'était pas elle. Parfois, il m'arrivait même de me dire que j'ignorais qui elle était. Le savait-elle d'ailleurs elle-même ? J'étais pour elle comme une seconde peau, et il m'arrivait de me dire que si un jour nous nous quittions, si un jour elle refaisait sa vie avec un autre homme, ce serait une tout autre femme, avec de nouveaux goûts, de nouvelles activités : elle serait méconnaissable.

Sur le chemin du retour, alors que nous roulions dans la direction de Brandonvillers, j'allumai la radio et mis France Musique. L'ensemble vocal Claritas donnait de Gesualdo le 13^e madrigal du sixième livre : *Ardita Zanzaretta, Hardi petit moustique*, où le héros rêve qu'un moustique va piquer le sein de sa bien-aimée car elle a ravi son cœur et le tourmente ; mais l'instant d'après, c'est plus fort que lui, il se voit défaillir en piquant le sein de sa belle et en aspirant le doux poison, image ô combien sensuelle et érotique. « Ah ces hommes ! dit Michèle en éclatant de rire, quelle imagination ! – En tout cas, ajoutai-je, ce prince ne souffrit pas que sa jeune femme le trompe, et la surprenant en flagrant délit d'adultère avec le duc d'Andria, il les tua tous les deux. » À peine avais-je terminé ma phrase que Michèle éteignit le poste. « Tu n'aimes pas ? dis-je. – Désolé, mais je n'ai pas envie d'écouter la musique d'un type qui a massacré sa femme. – Pourtant, tu ne trouves pas que ces madrigaux sont très beaux ? – David, ne sois pas insistant. Je n'ai pas envie, un point c'est tout... Fin ! »

« Moi qui croyait que la musique adoucissait les mœurs et aidait à se réconcilier... – David, pourquoi faut-il toujours que tu insistes ? Pourquoi faut-il toujours que tu aies le dernier mot ? – Bon, d'accord, je me tais. Promis, je ne dis plus rien jusqu'à ce qu'on soit arrivés. »

En arrivant rue du Haut Montier, à Brandonvillers, Michèle fit un grand sourire : « Vingt minutes sans parler, David tu m'impressionnes. Ça n'a pas été trop dur ? – Non, je regardais le paysage, je réfléchissais à la transformation du paysage, je me demandais comment c'était il y a 150 ans... Tu sais, ce matin, ça m'a fait tout drôle quand on s'est arrêtés devant la belle école en briques rouges

et en pierres, dans le plus pur style Jules Ferry et que j'ai demandé au tout jeune instituteur s'il savait exactement en quelle année garçons et filles avaient été réunis dans une même classe ? – Oui, je m'en rappelle, il a levé les bras au ciel et a commencé par te dire qu'on ne disait plus instituteur mais professeur des écoles, puis il t'a dit que ça remontait à très longtemps, au siècle dernier, dans les années soixante-dix. – Oui, ça m'a fait tout drôle quand il m'a répondu cela, j'ai eu l'impression d'être une sorte de dinosaure qui avait connu la Préhistoire. C'est avec des petites réflexions comme ça, égrenées au fil de conversations, que l'on prend tout à coup conscience qu'on vieillit.

– Arrête David ou tu vas nous filer le bourdon ! Regarde donc Émile qui traverse la cour en courant, à 85 ans. » Michèle avait bien raison, Émile était un vrai phénomène, et c'est vrai qu'il faisait plaisir à voir. « Attendez un instant, j'ai quelque chose pour vous, nous dit-il en s'approchant de notre voiture. Est-ce que vous aimez les noix ? – Oui, répondîmes-nous presque en même temps. – Alors, attendez-moi ici, je reviens tout de suite. » Quelques minutes plus tard, Émile revint avec un énorme sac de noix. Énorme n'était pas exagéré car la contenance du sac devait bien avoisiner les vingt litres. « Mais non M. Lelong, il ne faut pas nous donner toutes vos noix, c'est trop gentil, mais on ne peut pas accepter ! s'exclama Michèle. – Ne vous en faites pas, on en a beaucoup trop ; on est même obligés d'en brûler ! – Vous brûlez des noix ? dis-je avec étonnement. – Oui, d'une année sur l'autre, toutes celles qui nous restent, on les brûle dans la cheminée. Qu'est-ce que vous voulez qu'on en fasse, on en a beaucoup trop ! Vous avez vu la taille de l'arbre, il doit bien faire vingt mètres de haut et doit bien être centenaire. Il va d'ailleurs falloir qu'on le fasse abattre, il commence à prendre trop de place. – Oh ! ce serait vraiment dommage, un si bel arbre ! ne put s'empêcher d'ajouter Michèle. – Mais les voisins se plaignent, ils nous ont déjà demandé de couper les branches qui retombent chez eux. Or, ce n'est pas possible, si on le taille et coupe toutes les branches qui surplombent leur propriété, l'arbre serait par trop déséquilibré et risquerait de tomber sur notre maison. Il va donc falloir qu'on l'abatte, peut-être l'année prochaine... on verra. – C'est vraiment dommage ! ajouta encore Michèle. »

Nous allions nous quitter, lorsqu'Émile nous demanda : « Vous aimeriez faire un tour dans la De Dion-Bouton ? – Ah la belle voiture que vous avez dans le garage ! dit Michèle avec un grand sourire. – Oui, elle est de 1926. Elle marche très bien, je la bichonne avec amour. Je la loue pour des mariages. Si demain vous avez une heure de libre, je vous propose d'en faire un tour. Je peux même vous

prêter des habits d'époque. Monsieur fait à peu près la même taille que moi et je vois aussi qu'il doit aimer les bonnes choses, ça ne devrait donc pas poser de problème. Quant à madame, avec sa belle taille de guêpe, je vous propose de venir choisir parmi les quelques toilettes d'époque que nous avons. Je suis sûr que vous trouverez votre bonheur et que vous serez très jolie. » Rien ne pouvait faire plus plaisir à Michèle, elle adorait se déguiser. « Ça me fait tellement plaisir que j'ai envie de vous embrasser ! dit-elle. – Si monsieur n'y voit aucun inconvénient, alors moi non plus, répondit Émile. – Aucun », dis-je en souriant. Michèle l'enserra de ses bras et lui fit une bise sur chaque joue.

Le lendemain matin fut jour de fête. Nous avons pris place dans la magnifique De Dion-Bouton de 1926. Michèle arborait une splendide robe tout en dentelle avec un dos nu du plus bel effet, ainsi qu'une couronne de fleurs dans les cheveux. Chemise blanche, bretelles bordeaux rayées, nœud papillon et Borsalino, j'avais l'impression d'être tout droit sorti d'un film de gangsters des années trente. Les gens du village nous prirent pour de jeunes mariés et certains applaudirent à notre passage. Michèle était aux anges, moi j'avais un peu de mal à me laisser aller. Michèle répondait à tous les saluts par de larges sourires et de grands signes de la main. Pour me sentir vraiment à l'aise, il aurait fallu que Michèle soit moins démonstrative, n'attirât pas autant l'attention.

Émile nous prit en photo devant son chef-d'œuvre, car il faut savoir qu'il possédait auparavant un garage et que c'était lui qui l'avait entièrement restaurée pendant près de trois années. « Allez ! encore une, David, mettez-vous au volant ! – Moi aussi ! s'exclama Michèle avec un grand sourire, j'ai envie de me mettre à la place du conducteur. » Michèle était radieuse. On aurait dit une petite fille qui jouait. Je crois d'ailleurs que c'est ça qui lui plaisait tant : elle retrouvait les plaisirs et les émotions de son enfance. Cela lui rappelait de manière inconsciente les fois où son père la prenait sur ses genoux et la faisait conduire sa grosse voiture. De la même manière, je savais comment la faire rire aux éclats : quand nous allions nous baigner, à la piscine ou en mer, il suffisait que je nage vers elle, fasse le requin et essaie de l'attraper. Immédiatement, cela provoquait ce grand rire sonore que j'aimais tant. Un jour, elle me dit qu'elle jouait ainsi, enfant, avec son père. Je crois que je l'avais deviné depuis longtemps, même si je ne m'étais jamais vraiment posé la question. Il est d'ailleurs amusant de constater que je n'éprouvais aucune gêne à faire le requin, même lorsque la piscine était pleine de monde, tant était grande ma joie de l'entendre et de la voir rire aux éclats. Il n'était

pas rare que des baigneurs se retournent, se demandent ce qui la faisait rire ainsi, et, sans même comprendre, se mettent à rire à leur tour.

« Il faudra penser à recharger la batterie de l'appareil photo, ce soir, me dit Michèle, elle est à moitié vide. – Oui, tu as raison de me le dire. N'hésite pas à me le rappeler, si tu y repenses. » Pendant que Michèle se changeait, au lieu de faire de même, j'essayai de connecter l'appareil photo à l'écran de la télévision. Soudain, un sourire illumina mon visage : « Michèle, viens voir nos photos de mariage ! – David, qu'est-ce que tu es en train de faire ? Je croyais qu'on était pressés. – Juste une seconde s'il te plaît. » Michèle apparut presque nue dans l'embrasement de la porte. Elle sourit en découvrant les photos sur grand écran et s'approcha. « J'adore celle-là ! s'exclama-t-elle. Et pour une fois tu souris... C'est juste un peu dommage qu'on aperçoive ma bretelle de soutien-gorge. Normalement, une robe comme celle-là se porte sans soutien-gorge, mais je n'ai pas osé. – Sans soutien-gorge, vraiment ? – Oui, en tout cas pour les femmes qui comme moi n'ont pas beaucoup de poitrine. Et heureusement que j'avais emporté un string, je l'ai jeté dans la valise avant de partir pour te faire plaisir, tu te rappelles ? – Oui, dis-je en souriant. Et comment tu aurais fait sinon ? Tu aurais mis ta petite culotte en dentelle noire ? – Ça va pas ! Tu as vu comme la robe est transparente ! Avec du noir ça aurait été affreux ! – Eh bien t'aurais fait comment ? – Je n'aurais rien mis, c'est très agréable en été ! » répondit-elle en me regardant dans les yeux et en haussant les épaules. Je ne pus m'empêcher de réagir en lui caressant les fesses du bout des doigts. « Pas maintenant David, tu m'as dit qu'on était pressés, qu'il fallait qu'on arrive sur les bords du lac avant la horde des vacanciers si on voulait avoir la chance d'observer des oiseaux intéressants ! – Ah bon, j'ai dit ça ? tu es bien sûre ? – Oui, oui, absolument sûre et certaine ! » répondit Michèle en riant et en disparaissant dans la chambre en ondulant des hanches.

Je venais de charger la longue-vue dans la voiture et nous nous apprêtions à partir, lorsque nous vîmes Émile arriver en courant. Michèle coupa le moteur par politesse, mais aussi pour mieux entendre la voix d'Émile. « Je peux vous demander un service ? – Bien sûr, répondîmes-nous presque en même temps. – Je suis un peu gêné de vous demander cela maintenant, alors que vous vous apprêtez à partir... – Mais non ! mais non ! s'exclama Michèle, si nous pouvons vous rendre service ce sera avec la plus grande joie ! – Bien sûr ! ajoutai-je. – Eh bien, j'ai cru comprendre l'autre soir que vous vous y connaissiez bien en magnétoscope et en tout ce qui concerne les branchements. – Oui, c'est vrai...

Enfin, pas trop mal. – Eh bien, je n'arrive pas à enregistrer avec le nouveau magnétoscope que nous a offert notre fils. On a un écran noir. – Vous aimeriez que je regarde ? – Oui, si ça ne vous dérange pas trop ? – Eh bien, si vous voulez, je passerai ce soir ; nous ne pensons pas rentrer très tard. – C'est que ma femme regarde tous les jours *Les feux de l'amour* à 14 heures et que nous devons aller à Reims cet après-midi. Or, ma femme est une inconditionnelle de cette série, elle ne loupe jamais un épisode. – ... Vous aimeriez donc que je regarde maintenant ? dis-je sans grand enthousiasme. – Oui, si ça ne vous dérange pas trop ? – ... C'est que ça peut être long, les causes de ce problème peuvent être multiples. – Qu'entendez-vous par long ? interrogea Émile. – Je ne sais pas... peut-être une heure, ou moins, je ne sais pas... Il va falloir que je vérifie tous vos branchements. Tous les cordons sont accessibles ? – Pas vraiment, répondit Émile en haussant les épaules, mais ne vous en faites pas, on va les rendre accessibles. Je vais tirer le meuble. – Qu'est-ce qu'on fait ? dis-je en regardant Michèle. – Bah ! on y va ! On ne va quand même pas lui faire rater un épisode des *Feux de l'amour*. »

Mme Lelong nous offrit l'apéritif. Michèle choisit une Suze avec des glaçons. Pour ne pas faire compliqué, je pris la même chose. En découvrant l'installation, je me dis que ça n'allait pas être simple, il y avait des cordons partout. En plus, ils utilisaient une télécommande universelle qui pilotait tous les appareils, ce que je n'aimais pas. J'avais toujours trouvé plus simple que chaque appareil ait sa propre télécommande. « Excusez-moi Émile, mais je ne comprends rien à votre branchement, il me semble qu'il y a des cordons qui ne servent à rien. Pour l'image vous utilisez à la fois une prise péritel et un cordon S-VHS, il y en a un de trop. – Faites comme bon vous semble, me répondit Émile, du moment que ça marche. – D'accord ! Eh bien dans ce cas-là, ce que je vous propose, c'est de refaire entièrement tout le branchement. – Allez-y ! Faites comme chez vous ! » répondit Émile en souriant. Il y avait autre chose qui ne me plaisait pas beaucoup, c'est qu'ils utilisaient des rallonges pour tout. « Vous savez, Émile, ce n'est pas très prudent de tout brancher sur des rallonges, les risques d'incendie sont plus importants. » Émile rigola : « À notre âge vous savez, dit-il en levant les bras, si l'utilisation de quelques rallonges doit nous raccourcir un peu la vie, eh bien ça ne la raccourcira pas de beaucoup ! » Michèle sourit. « J'aime pas quand tu fais des plaisanteries idiotes ! dit sa femme. Je te l'ai déjà dit que ce n'était pas prudent d'avoir toutes ces rallonges ! – Comme tu veux, répondit Émile, mais tu sais très bien que si on la met ailleurs, on est gênés par le soleil l'après-midi, et que le volet ferme mal. » La vieille dame, qui paraissait bien plus âgée que son mari et avait

des difficultés à marcher, baissa les bras. « Alors, tant pis, laissez-là où elle est ! », dit-elle à mon intention.

Au bout d'une demi-heure environ, je dis à Émile : « Ça y est, ça marche ! Mais j'ai eu un peu de mal, je ne parvenais pas à trouver le canal vidéo. » Je lui montrai comment enregistrer en utilisant la télécommande du magnétoscope et en appuyant sur la touche "AUX". « C'est très important que vous utilisiez cette télécommande pour les enregistrements et non la télécommande universelle. » J'enregistrai cinq minutes d'un documentaire animalier que nous visionnâmes une seconde fois pour qu'ils voient que tout fonctionnait très bien. À la demande de Mme Lelong, je notai tout en détail sur une feuille. « Eh bien, maintenant, on va pouvoir aller tranquillement chez notre fils ce week-end, dit Émile, elle n'arrêtait pas de me casser les pieds comme quoi elle allait manquer un épisode. – Ce n'est pas vrai, vous n'êtes pas comme ça, dit Michèle avec tendresse à la vieille dame, et en posant ses mains sur les siennes. – On voit que vous ne la connaissez pas, renchérit Émile, elle voulait même qu'on annule la semaine de croisière prévue depuis longtemps pour le mois prochain si le magnétoscope ne marchait toujours pas. – Tu n'es pas gentil Émile de me faire ces reproches devant des gens qu'on connaît à peine. Tout ça ne les regarde pas... Pour toi, c'est sûr, c'est facile, tu cours encore comme un lapin, mais moi je n'ai pas cette chance. La vieillesse est bien un naufrage comme le disait le général de Gaulle. » Émile ne répondit rien, mais sortit de la pièce. La vieille dame écarta les mains. « Je sais bien, il a du mal à m'accepter comme je suis. Il n'aime pas m'entendre me plaindre de mes rhumatismes, il voudrait que je sois comme lui. Mais ce n'est pas le cas... Allez mes enfants, sauvez-vous, et profitez bien des quelques jours de vacances qui vous restent. Vous êtes là jusqu'à demain soir il me semble ? – Oui, oui, répondit Michèle, mais comme nous devons vous rendre les clefs avant 11 heures, cela nous oblige à partir plus tôt. – Les prochains locataires n'arrivent que mercredi, vous pouvez donc rester jusqu'à l'heure qu'il vous plaira. Si vous voulez, vous pouvez même manger avec nous demain soir, Émile a prévu de faire un barbecue dans le jardin. – Ah ! c'est vraiment très gentil, dis-je en souriant, mais ça risque de nous faire arriver vraiment tard sur Paris. – Comme vous voulez, c'est vous qui voyez, mais on peut très bien faire le barbecue de bonne heure, pour 17 h 30 par exemple, voire même 17 h. » C'était proposé avec tant de gentillesse que Michèle et moi nous nous regardâmes et nous interrogeâmes mutuellement du regard. « C'est vraiment très gentil, on va y réfléchir et on vous donnera notre réponse ce soir en rentrant, dit Michèle. – Comme vous voulez mes enfants. »

Nous étions assis dans la voiture, prêts à partir. « On y va ? » dit Michèle. Le ton de sa phrase laissait place au doute, attendait une confirmation de ma part. « C'est vrai qu'il est maintenant presque 14 h, il risque d'y avoir beaucoup de monde partout et très peu d'oiseaux. Je me demande si nous ne ferions pas mieux d'aller nous baigner à la plage que nous a conseillée Émile, et d'attendre ce soir, qu'il fasse moins chaud, pour aller aux oiseaux. » À la mine réjouie de Michèle, je compris tout de suite que cette idée l'excitait bien plus que d'aller observer les oiseaux.

Nous fîmes demi-tour et allégeâmes le coffre et la banquette arrière de tout notre matériel d'observation. Demi-tour est un bien grand mot, je devrais plutôt dire que nous reculâmes d'une dizaine de mètres jusqu'à la porte d'entrée du gîte rural. Après avoir troqué matériel photographique et d'observation contre maillots de bain et crème solaire, nous reprîmes la route du lac.

Assis sur un drap de plage, j'observais les vacanciers ; Michèle s'était assoupie. Je la réveillai avant qu'elle n'attrape un coup de soleil. Elle me fit un sourire. « J'aime bien faire la frite au soleil », murmura-t-elle d'une voix langoureuse. Elle se retourna et s'assit à côté de moi, collant son épaule contre la mienne. « Tu es allé te baigner ? me demanda-t-elle. Je ne te voyais plus. – Non, j'en ai eu envie, mais l'eau est bien froide. Je me suis promené un peu, j'ai longé un peu les bords du lac. – Tu as pu observer des oiseaux ? – Non, penses-tu, il y a trop de monde, mais un peu plus loin, il y a une énorme baleine échouée, c'est impressionnant ! » Michèle fronça les sourcils : « C'est quoi c'tte blague ? – Je t'assure, ce n'est pas une blague, il y a une baleine échouée, un peu après le marchand de glaces. » Michèle continuait de froncer les sourcils. Elle se baissa et prit son porte-monnaie dans son sac. « Je vais me chercher une glace. Tu en veux une ? – Oui. – Chocolat ? – Oui. »

Michèle revint quelques minutes plus tard, une glace dans chaque main, tout en pouffant de rire. « Je l'ai vue ta baleine, c'est vrai qu'elle est impressionnante... Heureusement qu'elle ne peut pas t'entendre. »

« Le soleil décline. Tu sais l'heure qu'il est ? – Aucune idée, répondis-je, mais il doit bien être 16 h 30. » Je sortis ma montre de ma poche et confirmai. « 16 h 40 ! dis-je en souriant. – C'est incroyable, à un quart d'heure près, tu devines toujours l'heure qu'il est. – C'est de la chance, ajoutai-je. – Je ne sais pas si c'est de la chance, mais en tout cas, avec toi, je n'ai pas besoin de prendre de montre. »

Michèle se leva et enleva le sable collé à ses cuisses de quelques tapes de la main.
« On y va ? On va chercher la longue-vue ? – D'accord. »

Il y avait dans la région de nombreux étangs privés ou semi-privés, ce qui n'était pas toujours facile de savoir, car aucune barrière ou clôture n'en interdisait l'accès. Nous vîmes bien un panneau, fort ancien, à moitié rouillé, sur lequel il était écrit « Pêche interdite », mais il ne nous dissuada pas d'entrer. Nous ne regrettâmes pas notre décision car, au bout d'une allée ombragée, nous découvriâmes un petit coin de paradis : une cabane de pêcheur en bois avec terrasse couverte et rocking-chair. J'installai de suite la longue-vue et aperçus un busard des roseaux en queue d'étang, à environ 150 mètres. Il y avait également des fuligules morillons, des fuligules milouins et des grèbes huppés. Il y avait encore des canes colverts avec leurs poussins, mais aucun mâle, car ils se cachent plus tôt que les femelles pour muer et ne peuvent pas voler durant cette période. « S'il te plaît, dis-je à Michèle, tu ne peux pas éviter de te balancer ? Il faut être discret quand on observe les oiseaux. » Michèle fit une moue d'insatisfaction et arrêta de se balancer. « David, au fond, tu ressembles beaucoup à ton père. Tu m'as toujours dit que quand tu allais à la pêche avec lui, tu n'avais même pas le droit de bouger de peur que ça fasse fuir les poissons. Eh bien, tu es exactement comme lui, tu ne veux même pas que je me balance dans le rocking-chair car les canards qui sont à l'autre bout de l'étang pourraient s'envoler. – Mais non, ce n'est pas du tout la même chose. Regarde, le busard des roseaux a disparu, je n'ai même pas eu le temps de te le montrer. Les rapaces ont une vue extrêmement perçante, un aigle peut repérer une souris à plus de trois cents mètres. – Bah, c'est bien ce que je dis : tu es exactement comme ton père, tu as toujours raison. Avec lui, il ne faut pas marcher au bord de l'eau, parce que les poissons ressentent les vibrations du sol. Avec toi, il ne faut pas bouger, parce qu'un rapace peut voir une souris à trois cents mètres... C'est quand même fatigant ! » Je ne savais pas quoi lui répondre. « Bah, fais ce que tu veux ! De toute façon le rapace est parti et ça m'étonnerait qu'il revienne ! »

J'avais laissé l'usage de la longue-vue à Michèle. Pendant ce temps-là, je feuilletais mes différents guides, me demandant s'il n'y avait quand même pas quelques colverts mâles en plumage d'éclipse. « Je peux te l'emprunter une seconde ? dis-je. – Non ! me répondit-elle d'un ton péremptoire, ce qui n'était guère dans ses habitudes. – Je veux juste regarder s'il n'y aurait pas quelques colverts mâles. Après je te la rends. – Non ! David c'est presque toujours toi qui l'a. – Allez, juste une seconde. Pourquoi tu ne veux pas ? – Parce que ! c'est

comme ça ! pourquoi faut-il toujours que je me justifie ? » Sur ce, elle s'éloigna sans rien dire. J'étais un peu gêné qu'on se chamaille pour des brouilles, surtout dans un lieu aussi paradisiaque. Je collai mon œil contre l'oculaire de la longue-vue et compris tout de suite pourquoi elle n'avait pas voulu me la céder. Un grèbe huppé portait ses deux petits sur son dos. À un moment, je crus même apercevoir la tête d'un troisième émerger des plumes de sa mère. La tête et le cou blancs rayés de noir comme des zèbres, ils étaient vraiment adorables. La nature est vraiment merveilleuse. Je ne pus m'empêcher de me demander pourquoi Michèle ne m'avait rien dit. Elle préférait souvent le silence à la parole, prétextant qu'en cas de discussion, c'était joué d'avance, puisque de toutes les manières je trouverais toujours les arguments qui montraient que j'avais raison. J'étais quand même un peu triste qu'elle se soit éloignée. Je jetai un coup d'œil sur les colverts et vis que mes prédictions étaient exactes : il y avait bien quelques mâles en plumage d'éclipse.

J'allai la rejoindre un peu plus loin. Elle s'était assise au bord de l'eau et me montra du bras une cistude d'Europe qui se dorait au soleil sur une pierre. « Tu veux que je te montre comment on reconnaît un colvert mâle en plumage d'éclipse d'une femelle ? dis-je. – Non, c'est pas la peine, répondit-elle d'une petite voix. – Allez, fais pas la gueule ; viens, je vais te montrer. – Non, je suis bien là. – Le mâle a le bec qui tire sur le jaune, alors que celui de la femelle a une belle couleur orangée, tu ne veux pas voir ? – David, laisse-moi un peu s'il te plaît, j'ai bien le droit d'être un peu seule. Je ne suis quand même pas obligée de faire tout comme toi. – Bien sûr », répondis-je, et je la laissai.

Un peu plus tard, je vis Michèle arriver, tout sourire. « Eh bien, ça fait plaisir de te voir comme ça ! – Qu'est-ce que tu regardes ? me demanda-t-elle. Ça fait un moment que je t'observe, les oiseaux de l'étang n'ont pas l'air de beaucoup t'intéresser. – Tu veux voir ce que je regarde ? dis-je. – Bien sûr ! » Elle colla son œil contre l'oculaire de la longue-vue et poussa un petit cri de dégoût. « C'est dégueulasse ! il y a des gosses de l'autre côté de l'étang ? – Non, pourquoi voudrais-tu qu'il y ait des gosses ? – C'est bien des gosses qui ont fait ça ! – Non, c'est un oiseau ! – David, tu ne vas pas me dire que c'est un oiseau qui a empalé toutes ces bestioles sur le fil barbelé ? – Si ! Bien sûr qu'il s'agit d'un oiseau : c'est une pie-grièche écorcheur, c'est son garde-manger. – Ah bon, laisse-moi regarder... Il y a même un souriceau tout rose d'empalé sur la pointe d'un barbelé, on dirait même qu'il bouge encore. – Oui, tout à l'heure, il était encore vivant, je l'ai vu l'empaler. À côté il y a un bourdon, une grande sauterelle verte, et puis un

bousier. Tout ce qu'il aime ! dis-je en souriant. – Eh bien moi aussi j'ai vu des choses intéressantes, dit Michèle avec un large sourire. – Quoi ? Qu'est-ce que tu as vu ? – Une grosse bête est venue à quelques mètres de toi, et tu ne t'en es même pas rendu compte. » Je fronçai les sourcils. « Tu me fais marcher ? – Non, je te jure, un énorme ragondin a traversé tout l'étang pour venir chercher une pomme tombée à terre, là, juste à côté, où il y a le pommier, après la cabane. Et tu ne t'en es même pas rendu compte, tu étais tellement occupé à regarder la pie-grièche empaler ses proies. »

Michèle me montra, à une centaine de mètres, sur la gauche de l'étang, l'endroit où la petite famille de ragondins avait élu domicile. « C'est en suivant le gros, peut-être le mâle, aux jumelles, que j'ai découvert les autres. J'en ai compté cinq, me dit-elle, deux adultes et trois jeunes. – C'est incroyable, dis-je, tu dis qu'il est monté là, sur la berge, à quelques mètres de moi, et je ne m'en suis même pas rendu compte ! – Eh non ! fit-elle en souriant. » Nous regardâmes la petite famille à la longue-vue, tout occupée à ronger de jeunes pousses de roseaux. Je remarquai sur le sol des coquilles vides d'anodontes, ces grandes moules d'eau douce, sans doute dévorés par les ragondins. Les jeunes pousses de roseaux tombaient les unes après les autres, tranchées par leurs magnifiques et impressionnantes incisives à l'émail rouge-orangé. Bientôt, la petite famille s'enfonça dans la roselière et nous ne perçûmes plus que l'agitation des roseaux. C'est alors que nous nous aperçûmes qu'un des adultes nageait dans l'étang à bonne allure. Il traversa tout l'étang de gauche à droite, tout en restant en queue d'étang, puis d'un seul coup, changea de direction, et commença à se rapprocher. Nous fîmes attention à ne faire aucun bruit. Au bout de quelques minutes, nous vîmes l'énorme ragondin sortir de l'eau, escalader la berge et se diriger vers le pommier. Il choisit l'une des plus grosses pommes qu'il plaça dans sa gueule et regagna la berge afin de retraverser l'étang. « C'est impressionnant, dis-je, il était à moins de dix mètres de nous, peut-être sept ou même encore moins... il n'est vraiment pas craintif. »

« C'est la deuxième pomme qu'il vient chercher, il va peut-être encore revenir, il doit certainement faire des provisions, fit remarquer Michèle. – J'aurais certainement pensé la même chose que toi si je n'avais lu, pas plus tard qu'hier soir, dans le guide des mammifères, que le ragondin ne fait pas de provisions... Il doit sans doute les ramener pour les jeunes. C'est dommage qu'ils soient maintenant derrière les roseaux, on ne les voit plus. »

Une dizaine de minutes plus tard, le gros ragondin nageait à nouveau dans notre direction. Il ne prenait jamais le chemin le plus court, mais faisait à chaque fois un grand détour en traversant d'abord l'étang de gauche à droite, comme s'il eût pris soin de contourner l'endroit où nous nous trouvions. « On lui fait une blague ? dis-je. – Quoi ? Qu'est-ce que tu veux faire ? Tu ne vas pas lui faire de mal ? – Mais non ! Juste une petite expérience : on va s'asseoir là-bas sur la berge. Je suis curieux de voir comment il va réagir. Allez ! dépêche-toi ! il faut y aller tant qu'il est encore loin. » Michèle me suivit et s'assit à ma gauche. « Pour sûr, il va faire demi-tour ! s'exclama Michèle. – J'en sais rien, mais pour l'instant il continue à nager dans notre direction. » Nous étions assis à environ trois à quatre mètres de l'endroit où il était habitué à remonter. Qu'allait-il donc faire ? Pour l'instant, il semblait nous ignorer royalement. Pourtant, j'étais persuadé qu'il savait que nous étions là ; il me semblait d'ailleurs qu'il nageait plus lentement. À un moment, Michèle me serra le bras et me dit à mi-voix : « David, il arrive ! – Chut ! » dis-je en redressant juste l'index de la main gauche posée sur ma cuisse. Le gros ragondin semblait hésiter, puis commença à se hisser sur la berge. Je sentais les ongles de Michèle s'enfoncer dans mon bras. Il ne jeta pas un seul regard dans notre direction alors que nous n'étions qu'à quelques mètres de lui. Il se dirigea tranquillement vers le pommier. Nous ne le voyions plus, il était dans notre dos. Les ongles de Michèle me faisaient mal ; je la sentais tendue, stressée. « Encore quelques secondes, et on va le voir redescendre la berge, une pomme dans la gueule », pensai-je. Mais nous l'entendîmes bientôt grignoter. Je tournai très lentement la tête vers l'arrière et le vis, qui tenait fermement une pomme entre ses pattes et la mangeait. « Il est quand même gonflé, pensai-je. On ne lui fait vraiment pas peur. » Michèle tourna légèrement la tête vers la droite pour l'apercevoir. À ce moment-là, son pied mal assuré, glissa quelque peu sur la berge et une motte de terre se détacha pour finir en un beau plouf dans l'eau. Le ragondin immédiatement se raidit et fit le gros dos. Un geai s'envola d'un chêne en poussant un cri strident. Nous ne bougions pas, même pas le petit doigt. Le ragondin abandonna sur le sol la pomme déjà bien entamée et commença à se diriger vers l'eau. Je remarquai ses grandes pattes postérieures palmées qui servaient à la propulsion en milieu aquatique. Il s'apprêtait à descendre la berge, tout en paraissant hésiter. Finalement, il choisit de retourner vers le pommier et planta ses grandes incisives dans une belle pomme avant de regagner tranquillement la berge. Un grand sourire illuminait maintenant le visage de Michèle. « Ça va mieux, on dirait ? lui demandai-je. – Ah ça c'est sûr ! J'ai certainement eu plus peur que lui. T'as vu les dents qu'il a ! Elles sont vraiment impressionnantes ! –

Pour sûr ! elles sont vraiment impressionnantes ! » me contentai-je de répéter sans rien ajouter d'autre.

Il était un peu plus de 19 h 30, mais nous étions en juillet et le soleil était encore assez haut, suffisamment haut pour que nous nous autorisâmes encore un arrêt. D'après la carte, nous approchions des étangs d'Outines et d'Arrigny qui jouxtaient le lac du Der. Nous roulions tranquillement, les fenêtres ouvertes, il faisait bon. « On tourne par là ? interrogea Michèle. – C'est vrai que ce panneau "Observatoire" est un peu bizarre, mais vas-y, t'as qu'à tourner, on verra bien ! » Une moissonneuse-batteuse tournait dans un champ de blé et un peu plus loin, il y avait bien un observatoire situé sur les bords d'un plan d'eau. Nous traversâmes un halo de poussière généré par l'énorme machine agricole et n'eûmes que trop tardivement le réflexe de remonter les vitres. Je n'étais pas spécialement allergique aux balles de blé, mais me mis cependant à éternuer violemment pendant plusieurs minutes. Quand je cessai enfin de tousser, Michèle ne put s'empêcher de s'exclamer : « Ah ! mon pauvre ! Ça tombe toujours sur toi, ce n'est vraiment pas juste... moi qui n'ai jamais rien ! » Elle m'embrassa sur le front. « Tu veux quand même qu'on reste ou on va voir ailleurs ? – Ah ! maintenant qu'on est là, on va quand même aller jeter un coup d'œil ! »

L'observatoire avait piètre allure avec ses planches de guingois. Passez-moi l'expression, mais il ne datait pas de la dernière pluie. Pour pénétrer à l'intérieur, il fallait emprunter une planche jetée en travers d'un fossé. Heureusement, elle était solide et il n'y avait rien à craindre. À peine avais-je franchi le seuil qu'un type en T-shirt kaki et pantalon léopard me fit signe de se taire. Je me retournai aussitôt pour faire le même signe à Michèle. Mon intuition me disait que l'on n'allait pas faire long feu dans cette baraque. Militaire ou chasseur, ou peut-être même les deux, je ne partageais de toute façon que rarement leurs points de vue. Le type se tourna à nouveau vers moi et me fit signe que dans l'eau, tout près, il y avait quelque chose à voir. Je m'approchai à tâtons vers l'ouverture assez grossière. On aurait dit que quelqu'un, d'assez peu bricolo, avait percé et scié quelques planches de cette grande caisse en bois pour réaliser quelque chose qui ressemblât à une fenêtre. En tournant la tête dans la direction que le type m'indiquait, j'aperçus un râle d'eau qui courait sur la berge. C'était la première fois que j'en voyais un d'aussi près, c'était un oiseau très discret, difficile à observer et qui se cache à la moindre alerte. Je tournai la tête vers mon voisin et le remerciai. Michèle s'approcha à son tour et l'observa. C'était la première fois qu'elle voyait ce bel oiseau au long bec rouge. Je me dépêchai d'installer longue-

vue et appareil photo avec l'espoir que tout soit prêt avant qu'il ne disparaisse à l'intérieur de la roselière. L'homme eut un sourire complice en observant la diligence que je mettais à l'ouvrage. Une fois que tout fut prêt, je m'empressai de prendre un maximum de photographies. Les premières que je pris seraient sans doute les meilleures et j'en espérais quelques-unes d'assez réussies, car l'oiseau avait dû déceler notre présence et commençait à s'éloigner. « Vous avez Internet ? me demanda l'homme. – Oui. – Vous accepteriez de m'envoyer quelques photos du rûle d'eau, les plus belles, si je vous communique mon adresse e-mail ? – Bien sûr ! répondis-je sans l'ombre d'une hésitation. Nous vous devons bien ça. Sans votre présence, on ne l'aurait jamais vu. On est tellement discrets qu'il se serait caché à notre arrivée. C'est donc avec grand plaisir que je vous enverrai les photos. – Vous avez du beau matériel ! ajouta-t-il. – Cadeau d'anniversaire. C'est madame qui m'a offert cette longue-vue pour mes quarante ans. – Eh bien, vous en avez de la chance, dit-il en regardant Michèle. – Je savais qu'il en ferait bon usage, ajouta Michèle. – J'espère m'en acheter une l'année prochaine. Pour l'instant j'économise. » L'homme sortit de son portefeuille une carte de visite qu'il me tendit. « Comme ça vous aurez mon adresse e-mail... Je compte sur vous pour m'envoyer les photos. – Patrick Arrachequesne, c'est étonnant comme nom, ne pus-je m'empêcher de dire. – J'ai fait quelques recherches sur Internet, "quesne" désigne le chêne ; je suppose donc que j'ai dû avoir un jour un ancêtre très fort, capable d'arracher un chêne, me répondit-il en esquissant un sourire. » Puis il ajouta en haussant légèrement les épaules : « Si c'est la bonne étymologie, elle ne s'est transmise qu'à mon nom. » En voyant le panda du WWF sur la carte, je ne pus m'empêcher de dire : « Je vous dois des excuses, je vous avais pris pour un chasseur. – Je ne vais pas vous mentir, répondit-il, j'ai chassé pendant très longtemps. Il n'y a que depuis quelques années que je ne chasse plus. J'ai troqué mon fusil contre un appareil photo. Je pratique maintenant la chasse photographique, c'est quand même mieux ! – Qu'est-ce qui vous a poussé à prendre cette décision ? demanda Michèle. – Oh ! ça ne s'est pas fait du jour au lendemain, surtout que je suis issu d'une famille de cultivateurs où tout le monde chasse. Pendant longtemps je me suis dit que je chassais pour manger, que le produit de ma chasse nous procurait l'équivalent d'un revenu complémentaire, mais j'ai fini par prendre conscience que cet argument ne tenait pas la route. Je n'avais pas besoin de chasser pour vivre... Alors pourquoi est-ce que je chassais ? Pourquoi est-ce qu'un chasseur chasse ? Pour le plaisir de tuer et pas autre chose, c'est l'unique raison. C'est l'atavisme du prédateur, de la bête, le besoin de sensations fortes. Un chasseur n'aime pas les animaux, c'est faux ; il tue pour

avoir sa dose d'adrénaline. L'homme a besoin de sensations fortes et l'acte de tuer vient combler ce besoin. – On voit que vous avez bien réfléchi à la question, ajouta Michèle en esquissant un sourire. – Je ne sais pas si j'ai beaucoup réfléchi à la question ou non, mais ce que je sais, c'est que j'ai entendu un jour à la radio une conférence de Krishnamurti qui s'intitulait, si ma mémoire est bonne, « GRANDIR ». Eh bien, alors que la plupart du temps, on écoute des émissions qui n'ont aucun effet sur nous, les paroles de cet homme si simple ont eu sur moi un effet profond et durable : la conscience que l'on peut changer, que l'homme peut grandir, s'améliorer. L'homme ne naît pas naturellement bon, mais il peut essayer de le devenir. En naissant nous sommes plus proches de la bête que de l'homme, et toute notre vie ne devrait être qu'un immense effort pour se hisser de la bête à l'homme. – Eh bien, dites-moi, vous êtes un vrai philosophe, s'exclama Michèle, tu ne trouves pas David ? – Si, tout à fait, répondis-je, et d'ailleurs je ne vois rien à ajouter. »

À vrai dire, je n'avais écouté que d'une oreille cet échange pourtant passionnant, tout occupé que j'étais à regarder un grillon des bois qui venait de se jeter à l'eau. À peine ce dernier fut-il dans l'eau qu'un immense ver commença à lui sortir du corps. Je me rappelais vaguement avoir lu quelque chose sur le sujet. Le ver nématode se développe à l'état larvaire dans la cavité abdominale du grillon... Jusque-là, rien de bien fascinant, bien des vers vivant en parasites à l'intérieur de leur hôte. Mais dans ce cas précis, ce qui se passe ensuite est vraiment fascinant. Le ver, en devenant adulte, doit impérativement rejoindre un cours d'eau pour se reproduire. Il va alors pousser le grillon à adopter un comportement suicidaire et à se jeter à l'eau. Le ver fabrique des molécules qui agissent sur le cerveau de l'insecte et lui permettent de le commander. Je trouve cela absolument stupéfiant, et terrifiant en même temps, car je pense que ce qui existe dans la nature est susceptible d'être un jour reproduit par la science. Et qui sait ce que des esprits malintentionnés pourraient faire d'une telle découverte ?...

Je voulus appeler Michèle pour lui montrer ce long ver noir d'une dizaine de centimètres qui sortait du corps du grillon, mais je n'en eus pas le temps, car un gardon monta à la surface et le goba. « Tu voulais me dire quelque chose ? interrogea Michèle qui n'avait entendu que les premiers mots de ma phrase. – Non... non... je voulais te montrer quelque chose, mais il n'y a plus rien à voir. »

La lumière commençait à décliner. Une horloge de clocher se mit à sonner. Je tendis l'oreille et comptai les coups. Déjà neuf heures ! Je n'en revenais pas. Comme le temps passe vite. « C'est neuf heures qui vient de sonner ? interrogea

Michèle. – Oui, répondis-je. – Il va falloir qu'on songe à rentrer si l'on ne veut pas rouler de nuit ; les petites routes ne sont pas éclairées. – Oh ! vous avez encore un peu de temps, nous dit notre compagnon, une demi-heure environ avant qu'il ne fasse nuit. – C'est étonnant, on entend encore la moissonneuse-batteuse qui tourne, fis-je remarquer. – Non, ça n'a rien d'étonnant, ils travaillent souvent jusque tard. Hier, près de chez nous, à Drosnay, à 22 h 30 la moissonneuse-batteuse tournait encore dans le champ d'à côté. »

Nous commençâmes à ranger notre matériel. Je démontai et rangeai soigneusement la bague d'adaptation nécessaire pour la digiscopie. Michèle rangea le trépied dans son étui. Je vis Patrick sortir une flasque d'une poche intérieure d'une veste de treillis qu'il avait accrochée à un clou. Il pencha légèrement la tête en arrière et en but une rasade, puis me la tendit. – C'est quoi ? demandai-je en souriant. – Du calva, du bon, 70 ans d'âge ! – Alors, dans ce cas... » Je bus une gorgée à même le goulot. « C'est fort, mais qu'est-ce qu'il est bon ! » m'exclamai-je en lui rendant la flasque. Il ne la prit pas mais me fit signe d'en proposer à Madame. Michèle dit qu'elle n'aimait pas trop les alcools forts et je lui rendis la flasque. C'était un bel objet en acier inoxydable, gainé de cuir marron et pourvu d'un capuchon à peine plus grand qu'un dé à coudre. Patrick versa un peu de calva dans le dé et le tendit à Michèle. – Allez ! goûtez ! vous verrez... » Michèle n'osa pas refuser et se versa, cul sec, le contenu du dé dans le gosier. – Ah ! qu'est-ce que c'est fort ! Ça me brûle la gorge ! fit-elle en tirant la langue et en secouant la main. Je ne sais pas comment vous arrivez à boire des trucs pareils ! – Ça doit coûter bonbon du calva de cet âge ? demandai-je. – Pour sûr, répondit Patrick, mais je ne l'ai pas payé, on me l'a offert. Il provient d'une cave de Normandie que les propriétaires avaient murée pendant la Seconde Guerre mondiale pour pas que les Allemands leur piquent ; et les héritiers viennent seulement de la retrouver... Comme j'ai fait quelques travaux pour eux, ils m'en ont donné quelques bouteilles. »

Peu après nous nous séparâmes et je dus promettre une nouvelle fois à Patrick que je n'oublierais pas de lui envoyer les photos du râle d'eau. « Comment tu as trouvé son calva ? demandai-je à Michèle. – Tu sais bien que je n'aime pas les alcools forts, alors pourquoi me demander ? – En fait, je ne suis pas sûr qu'il valait grand-chose. Je ne suis pas un connaisseur, mais il me semble qu'un calvados de cet âge devrait avoir moins de feu, moins de rudesse... plus de rondeur, avec des arômes plus subtils. – Tu crois qu'il t'a menti ? me coupa Michèle. – Non, non, ce n'est surtout pas ce que j'ai voulu dire. Je pense que ces bouteilles ont bien 70

ans, mais que ça n'a rien de comparable avec un calva qui a vieilli très lentement en fût de chêne. »

Un nuage de poussière nous enveloppa. La moissonneuse-batteuse tournait toujours. J'aperçus un milan noir qui planait dans le ciel. Nous venons encore de passer un très bon moment, me dis-je. Nous étions bien, au bord de l'eau, à discuter avec ce type. Et j'étais finalement très heureux qu'il ait partagé avec nous son fameux calva. La moissonneuse-batteuse allait bientôt cesser de tourner, il ne restait plus dans le champ qu'une mince parcelle circulaire à couper. Je ne sais pas si les paysans moissonnent souvent ainsi, mais celui-ci avait moissonné en décrivant des cercles de plus en plus petits, et il ne restait plus maintenant qu'un cercle de quelques mètres de diamètre à couper. C'est alors que Michèle s'écria : « Un faon ! David, regarde, un faon ! Oh le pauvre ! » Un faon venait en effet de jaillir des quelques épis de blés encore debout ; il semblait tétanisé, chancelant, ne sachant absolument pas dans quelle direction aller. Il fit quelques pas, toujours chancelant, hésitant, se retourna, mais tout autour de lui il n'y avait plus rien, les parcelles voisines avaient elles aussi disparues. Le conducteur de la moissonneuse-batteuse avait lui aussi marqué un temps d'arrêt, sans doute pour regarder le faon, mais presque aussitôt, l'énorme engin se remit en branle et provoqua sa fuite. Il courut jusqu'à la route, soit une cinquantaine de mètres. Là, il s'arrêta. Il tremblait, il ne savait pas où aller. Il fit alors quelques pas dans notre direction. Il vacillait. Michèle, qui me avançait d'une dizaine de mètres, posa le trépied à terre. Le faon se mit à courir dans notre direction. Michèle se baissa et ouvrit grand ses bras. Le faon hésita une fraction de seconde, puis se mit à courir vers Michèle et se jeta dans ses bras.

